Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 9

Artikel: J'ai vu un homme pleurer d'amour
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570859

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mais je ne disais rien. Alors, tous les convives
sont venus successivement sur ta couche,
et jusqu'au vieux Panus qui vend du vin mauvais,
et tu disais encore: «Regardez son visage!».

Mais je suis jeune encore, Alexandrios,
et presque aussi beau que toi, tu l'oublies.
Tous ceux que tu as pris dans tes bras,
je les prendrai demain devant toi, si je veux.
Sauf Panus, pourtant, car j'aime la beauté.

Mais à quoi bon ces vaines menaces?
Je ne peux aimer que toi, Alexandrios.
Et si demain tu ne viens pleurer à ma porte
je te tromperai avec mon épée
et tu n'entendras plus parler de moi, jamais.

Traduit par R. Gérard.
Août 1961.

J'ai vu un homme pleurer d'amour

Le mois dernier, j'étai en séjour de convalescence à Oberhofen. Je partageais mon temps entre le lac et la montagne, tous deux également beaux et attirants. Le soleil et l'air pur gonflaient mes pectoraux étriqués de citadin, la marche et l'aviron me rendaient force et vigueur, et le sommeil par-dessus le marché. J'étais arrivé dans l'Oberland très fatigué, très abattu; je retrouvais dans la bonne nature la joie de vivre, la joie d'aimer. Je n'étais pas seul à me retaper ainsi. Un jeune Anglais suivait le même régime, si l'on peut dire, et paraissait s'en trouver aussi bien que moi. Nous nous étions d'abord croisés sur la petite jetée des yoles, puis vus un peu partout dans le patelin, puis vraiment regardés. Sa pâleur m'avait frappé, et aussi la minceur de sa taille, sa blondeur féminine, sa grâce languide; un «fin de race» tel que je les imagine. Un jour, je lui avais souri paternellement; n'avais-je pas vingt ans de plus que ce gringalet à peine majeur? Mais lui était resté de glace, se retranchant derrière la fameuse «respectability» britannique, cette froide réserve qui inderdit aux insulaires de communiquer avec âme qui vive, tant qu'il n'y a pas eu de présentation dans les règles. Je n'avais pas insisté naturellement. Je me contentais d'admirer de loin ce beau garçon, de l'observer et de constater qu'il était presque trop élégant et manièré pour être pleinement de son sexe. Ne partait-il pas en promenade chaussé comme pour le bal? Noble, il l'était assurément, et riche aussi, pour occuper à lui seul un appartement de l'Hôtel du Chevreuil, luxueux entre tous. De ma modeste pension-famille je pouvais le voir dans son hall, qu'il traversait en grand seigneur, sans répondre au salut du personnel empressé.

Il préférait la montagne au lac — contrairement à moi. S'engageant toujours dans le même chemin, cependant pas le meilleur, se mettant en route toujours à la même heure, dès que la chaleur rendait les armes, lord Oscar (je l'avais baptisé Oscar Wilde) attaquait bravement la montée, comme poussé par une force intérieure. Dès qu'il avait passé la forêt de sapins noirs, il émergeait dans les pâturages d'en-haut, où sa fine silhouette se détachait en clair, parce que toujours vêtu de couleurs tendres; il ne craignait pas de tacher ses pantalons. Il marchait rapidement, et finissait par disparaître derrière un repli d'éboulis. On ne le revoyait que tard dans la soirée toujours très las de sa longue promenade.

Curieux et amusé, je résolus d'en apprendre davantage. Je fus donc me poster un après-midi au-delà du fameux repli, dans un bouquet de mélèzes d'où je pouvais voir, jumelles en mains, sans être vu. J'étais à peine installé que mon petit cachotier parut au loin, un coquelicot piqué dans sa mèche d'or, et se dirigeant allègrement vers un vieux chalet caché dans un vallon. Un jeune homme le guettait et fit quelques pas à sa rencontre, un jeune pâtre aux larges épaules, un digne fils de Winkelried, très grand, très musclé, tel que le vieil Urs Graf a buriné les mercenaires de nos temps héroïques. Exactement le pot de fer contre le pot de terre, mais sans intention de bris cette fois. J'étais trop loin pour les entendre, et du reste le babillage de deux amis n'a de valeur que pour eux. Je les voyais seulement sourire et susurrer mille petites choses aimables, qui les amusaient beaucoup et les rapprochaient dangereusement. Puis ils disparurent sous le chaume, sans doute pour aller boire du chaud-lait.

Qui donc avait bien pu les présenter l'un à l'autre? Je connaissais mon Anglais et je ne le voyais pas s'adressant le premier à un inconnu; je ne voyais pas davantage le petit vacher faire les premiers pas. Et aussi comment expliquer le rapprochement de ces deux jeunes gens, dont l'un me rappelait une précieuse orchidée et l'autre un tournesol commun? Attirance des extrêmes? amitié spontanée? fluide d'essence grecque? coup de chance? Vraiment l'amour, car il ne pouvait s'agir que d'amour, a souvent des raisons que la simple raison ignore. Je redescendis au village, et après le repas du soir, je pris faction à l'entrée du chemin . . . du paradis. A la nuit noire, mes deux tourtereaux sortirent de l'ombre, mais sans s'engager sur la grand'route. Je les vis s'embrasser longuement, longuement, étroitement serrés dans la même pélerine; puis l'un retourna à ses salons tout proches, et l'autre à son étable lointaine. Une joyeuse jodlée courait avec lui dans les sentiers de la montagne.

Cet agreste roman dura plusieurs semaines. Je fus par hasard témoin de sa triste fin. Un jour, lord Oscar prit le bateau du retour, avec en main son seul nécessaire de toilette (les valises étaient sans doute déjà loin). Pendant le court arrêt il regardait quelqu'un sur le déparcadère, avec intensité et fixité, comme pour graver des traits chéris dans sa mémoire. Mais l'expression du visage restait impénétrable et du meilleur ton mondain; on ne pouvait deviner l'émotion intérieure. Tandis qu'un grand dadins en blouse des dimanches, un jeune gars de chez nous, resté sur la rive, mangeait des yeux le voyageur, et pleurait, pleurait, que c'en était pitié.

Bichon.